

La Maison-Dieu, 218, 1999/2, 145-159

Jean TRIBUT

LES DÉVOTIONS : IMPORTANCE SUBJECTIVE, APPRÉCIATIONS CRITIQUES

UNE PETITE FILLE cherche vainement un emplacement libre pour y planter le cierge qu'elle vient d'allumer. La personne qui assure la propreté de l'église s'en aperçoit, retire quelques restes de chandelles consumées et demande : « Tu es heureuse d'offrir un cierge ? » – « J'ai la foi », répond fièrement l'enfant. Et elle commence une longue prière où sont nommés parents et grands-parents, malades, camarades d'école et le petit frère qui va bientôt naître, avant de conclure : « Merci Jésus, merci Marie, je trouve que votre église est magnifique. » Elle contemple un instant le buisson de lumière, reprend la main de sa grand-mère pour s'en aller, et soudain se retournant : « Vous faites un beau métier, Madame ! »

Le visage de celle qui me rapporte cette petite scène en est encore éclairé. Tandis que je l'écoute, des bribes de psaumes s'entremêlent en ma mémoire : « De quel amour sont aimées tes demeures, Seigneur, Dieu de l'univers ; c'est là qu'Israël doit rendre grâce à ton nom, là le siège du droit. Heureux les hommes dont tu es la force, Toi, ma lumière et mon salut : des chemins s'ouvrent dans leur cœur... »

Une revue féminine proposait récemment un dossier sur l'ange gardien : « Commencez par émettre un désir, un souhait, le plus simple soit-il, comme trouver une place de parking par exemple. Émettez à haute voix votre vœu en prononçant le nom de votre ange. N'hésitez pas à le tutoyer, cela vous donnera encore plus confiance... Rédigez et adressez une prière à votre ange gardien. Elle devra comporter sept phrases, et son nom devra revenir trois fois... » Il ne s'agit pas « de se servir des anges de l'abondance à des fins purement terrestres », mais les anges de la volonté « sont solides et très utiles dans les questions professionnelles. Si vous voulez progresser, changer de poste ou d'emploi, ils seront là pour orienter votre destin et vous encourager à ne pas lâcher prise ¹. »

Inutile d'insister beaucoup pour qu'apparaisse la différence entre la démarche de la petite fille et celle que nous propose ce texte. D'un côté la confiance simple et forte, le goût de la lumière et une capacité d'admiration encore intacte qui se manifestent à l'occasion d'un geste de dévotion ; de l'autre une dévotion (à l'ange gardien) mise au service du bien-être psychosomatique et de la performance individuelle, nécessitant évidemment pour cela une technique de communication.

Un des aspects de la relation entre dévotions et liturgie est de savoir si cette réalité ambiguë que constituent les dévotions peut être orientée vers la reconnaissance de la gratuité du don de Dieu et de la réponse de l'homme, qui est la marque de l'Évangile, sans le secours et une certaine fréquentation de la liturgie chrétienne. N'ayant d'autre titre pour aborder cette question qu'une expérience de quelques années d'apostolat au service d'un petit sanctuaire régional, mon espoir est que les observations et réflexions limitées présentées ici suscitent une recherche mieux informée et plus approfondie sur un sujet qui me paraît avoir une certaine importance pour l'annonce de l'Évangile aujourd'hui.

1. *Femme actuelle*, janvier 1999, p. 35.

La liberté individuelle et l'ordre communautaire

Comme son étymologie l'indique, la liturgie (*laos*, peuple et *ergon*, action) suppose la présence d'une communauté ou d'un peuple. Les fonctions de chacun y sont précisées et souvent symbolisées. Son déroulement est codifié, ritualisé, de sorte que tous puissent s'y retrouver et que l'unité des participants se réalise. La liturgie manifeste que tous forment un corps et, dans le cas de la liturgie chrétienne, que c'est la tête de ce corps, invisiblement présente et pourtant signifiée, qui rassemble ses membres, les nourrit de sa parole et de sa vie offerte, afin que le corps entier remplisse son *office* de louange et d'intercession. Les maîtres mots de la liturgie sont écoute, accueil, participation et partage. Les temps de silence qu'elle propose sont là pour permettre d'intérioriser ces dispositions de la foi.

Prenant place entre la prière secrète du croyant retiré dans sa chambre et la liturgie, les dévotions répondent au besoin de spontanéité, au désir de pouvoir exprimer, de son propre mouvement, ce qu'on a dans le cœur par une parole, un geste, une attitude, et d'extérioriser la relation personnelle qu'on entretient avec Dieu ou tel ou tel saint.

Diversité des dévotions

En fait, les dévotions se situent dans tout l'espace qui va du privé individuel au public communautaire, de la monnaie déposée dans le tronc de saint Antoine de Padoue pour retrouver un objet perdu jusqu'au salut du Saint-Sacrement, en passant par l'offrande d'un cierge, la neuvaine d'une confrérie à saint Joseph, la soirée de prière d'un groupe charismatique, la récitation commune du chapelet, l'adoration eucharistique silencieuse par un groupe de retraitants, un pèlerinage à saint Christophe, etc. Du côté le plus proche du pôle ecclésial, nous avons les actes de dévotion que la constitution *Sacrosanctum concilium*

(n° 13) désigne par le nom de « pieux exercices du peuple chrétien » et « exercices sacrés des Églises particulières ». Ils sont expressément placés sous le contrôle de la hiérarchie et leur relation avec la liturgie « qui, par sa nature, leur est de loin supérieure » est précisée par trois verbes : ces exercices doivent *s'harmoniser* avec la liturgie, en *découler* et *y introduire le peuple*. L'attitude pastorale vis-à-vis des dévotions plus individuelles, mais qui s'expriment dans les lieux ecclésiaux et éventuellement en groupe, doit s'inspirer avec souplesse de ces trois orientations.

Le risque des dévotions, c'est, selon l'expression de saint François de Sales, « qu'on les peigne selon sa passion et sa fantaisie ». Leur richesse, c'est que nous retrouvons souvent dans leurs manifestations l'attitude des gens qui s'adressaient à Jésus pour être délivrés de leurs maux et à travers laquelle Jésus lit une foi dont il s'émerveille. Donner à ces manifestations le nom de religion populaire, c'est souligner que (sans considération de situation sociale ou de degré d'instruction) il peut leur manquer d'être irriguées entièrement par la Parole de Dieu. Leur donner le nom de piété populaire, c'est reconnaître en elles ce qui monte du cœur à nos lèvres lorsqu'il nous arrive d'être en vérité des pauvres devant Dieu. On comprend alors que Paul VI² mette en garde la première contre les dérives vers le folklore religieux, la superstition ou la secte, et loue dans la seconde une soif authentique de Dieu et « des attitudes intérieures rarement observées ailleurs au même degré : patience, sens de la croix dans la vie quotidienne, détachement, ouverture aux autres, dévotion ». Quant à Jean-Paul II, il donne la direction : « Une authentique pastorale liturgique saura s'appuyer sur les richesses de la piété populaire, les purifier et les orienter vers la liturgie comme offrande des peuples³. »

2. PAUL VI, Exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi* (8 déc. 1975), n° 48.

3. JEAN-PAUL II, Lettre apostolique sur la sainte liturgie (4 déc. 1988), n° 18.

Une présence pastorale discrète

Étant d'accord sur le but et m'interrogeant sur les moyens, je dirais qu'il faut d'abord favoriser le climat de liberté qui règne habituellement dans nos églises et particulièrement dans celles des lieux de pèlerinage. Lieux de liberté, c'est-à-dire lieux où chacun peut se sentir chez lui sans oublier que d'autres, ayant des sensibilités différentes, doivent pouvoir s'y sentir également à l'aise. Cela ne va pas sans une certaine vigilance des responsables vis-à-vis des tentatives de prises de pouvoir et des propagandes mal venues. Pas d'affichage sauvage ni de distributions clandestines de tracts : chaînes de prières avec menace d'événements fâcheux pour ceux qui ne les recopient pas, prières absolument efficaces en toutes circonstances si on les récite huit jours de suite, révélations privées de toute sorte, dénonciation de la communion dans la main comme impiété, etc.

À l'opposé, il ne faut pas imposer une pesante présence institutionnelle au visiteur ou au pèlerin en dehors des offices. Mais un accueil discret peut deviner qu'une présence amicale serait la bienvenue. Par exemple, la présence d'un papa entouré de ses grands enfants peut attirer l'attention, et l'on apprend très vite le décès tout récent de la maman. Selon les cas, la proposition d'une prière à haute voix ou celle de rester quelques instants avec le groupe dans le silence peut être accueillie avec gratitude. L'accompagnement compatissant de la souffrance humaine par l'Église qui se reconnaît dans le cœur maternel de Marie n'est-elle pas signe de la tendresse de Dieu pour ses enfants ?

S'il est relativement facile d'orienter les dévotions vers la liturgie lors des rassemblements importants, en raison de la beauté festive qu'une préparation attentive et soignée permet d'y déployer, l'entreprise est plus difficile lorsqu'on s'adresse à des gens de passage. Néanmoins, il est possible de mettre à leur disposition quelques extraits dont on peut espérer qu'ils éveilleront chez eux le désir d'en

connaître davantage. Quelques prières d'intercession ou de louange extraites de l'office seront déposées selon le temps liturgique près des cierges. Près de la réserve eucharistique, l'invitation de la Sagesse (Pr 9, 1-6), un des récits de la Cène dans les synoptiques, la parabole des invités au dîner chez Luc (Lc 14, 15-21), un extrait du discours sur le pain de vie dans l'évangile de Jean, accompagnés soit de la Préface de la fête du Corps et du Sang du Christ, soit d'une méditation eucharistique en forme de prière, soit encore du beau passage du sermon 231, où saint Augustin nous montre le Christ qui n'a pas dédaigné de s'asseoir à notre table, nous invitant à la sienne où il est lui-même le pain.

Un signe de l'intérêt suscité par ces feuillets mis à la disposition des passants, c'est qu'ils disparaissent vite parce que les gens les emportent chez eux. Les fidèles, il est vrai, ont aujourd'hui, en différentes éditions, l'heureuse possibilité d'alimenter leur prière quotidienne à la prière de l'Église. Il faut aussi que l'Église garde le souci de faire parvenir des miettes de son festin liturgique à ceux qui, pour diverses raisons, n'ont pas encore entendu ou retenu son invitation, mais retrouvent, de temps à autre, le désir d'extérioriser la relation qu'ils continuent d'entretenir avec *le ciel*.

Des cahiers d'intentions jusqu'aux psaumes

Les secrets du cœur veulent se dire par le corps

Les cahiers d'intentions de prière largement répandus dans les lieux de pèlerinage ne sont pas seulement destinés à alimenter la prière d'intercession des équipes qui les animent, mais ils prennent en compte le besoin de conférer une durée et une sorte de solidité à ce qui est murmuré dans le secret, comme Job désirait que soit gravée dans le roc son espérance (Jb 19, 22-29). Ceux qui ont fait la démarche de monter jusqu'au sanctuaire pour confier leurs soucis, leurs espoirs, leurs craintes, dire aussi leur confiance en Dieu, leur amour de Jésus et de Marie, lors-

qu'ils retournent chez eux après avoir inscrit noir sur blanc leur prière ou simplement déposé quelques fleurs ou allumé un cierge, laissent derrière eux un témoin qui prolonge, fût-ce de façon éphémère, leur présence priante. C'est pourquoi certains n'hésitent pas à décrire leur situation réelle avec la mention des prénoms de leurs proches : ils ont écrit pour Dieu et pour la Sainte Vierge, oubliant absolument tout lecteur éventuel.

C'est aussi le désir de pérenniser un merci, une reconnaissance, qui est à l'origine de l'*ex-voto*. Celui-ci est à la fois offrande et mémoire. Il comprend cependant le risque pour le donateur de valoriser davantage la reconnaissance dont il témoigne que le don gracieux de Dieu qu'il célèbre. L'offrande d'une fleur périssable ou d'un cierge qui se consume en donnant la lumière est un geste plus humble dans lequel peuvent s'exprimer à la fois le sentiment diffus de sa propre finitude et le désir de s'offrir soi-même à travers l'objet offert. Mais, là encore, le risque de transformer l'offrande en troc, de donner afin de recevoir, n'est pas illusoire. J'oserai ajouter qu'il faudrait avoir un cœur bien dur pour accuser quelqu'un de cette déviation lorsqu'il se trouve dans une grande souffrance physique ou morale. Un regard bienveillant et une oreille attentive nous conduiront à accueillir d'abord pour évangéliser ensuite. Et c'est ici que les cahiers d'intentions de prière peuvent nous instruire sur les attentes et dispositions de ceux qui prient avec ces gestes de dévotion.

Joies et espoirs, tristesses et angoisses

Dans un cahier de l'année 1996, cinq cent cinquante-cinq personnes se sont exprimées. La moitié des intentions (deux cent-soixante exactement) concernent la famille. La plupart disent simplement : « Protégez notre famille » ou : « Je mets ma famille sous votre protection », mais des jeunes confient un amour naissant, de futures mamans confient le bébé à venir, et beaucoup parlent de divorces, de désaccords dans le foyer, d'un avortement qui fait mal,

du manque de foi des enfants, des petits-enfants non baptisés ou non catéchisés. Puis viennent, dans l'ordre décroissant, les soucis de santé personnelle ou de personnes proches ou voisines, la pensée de tous ceux qui souffrent d'une manière ou d'une autre, le chômage vécu ou menaçant, les massacres de population et les guerres, les problèmes scolaires et les examens, les soucis d'argent, le sort des défunts, le gain au loto et le manque de vocations sacerdotales et religieuses. Pas de révélation venant bouleverser ce que nous connaissons bien, ce qu'apprennent les enquêtes d'opinion ou ce que montrent les médias, mais un contact direct avec les attentes diverses de nos frères et sœurs et aussi avec ce que vivent et supportent souvent silencieusement et courageusement certains d'entre eux. Ainsi : « Notre-Dame de Mont-Roland, donnez-moi du courage car je suis dans une grande détresse. Ne nous abandonnez pas ; j'ai confiance en vous. » – « Notre-Dame du monde entier, aide les bien portants à ouvrir leur cœur aux handicapés de tout genre. Merci pour mon handicap assumé grâce à tous ceux qui m'entourent. » – « Nous te confions une maman adoptive de deux enfants dont l'un est trisomique, qui a un mauvais cancer du sein. Puissent ces petits ne pas perdre leur maman. » – « Ma bonne mère, protège mon ménage qui ne va plus, apporte la sagesse à mon mari, car je n'en peux plus. » – « Mon Dieu, que ma mamie ne souffre plus et, si elle meurt, prends-la avec toi au paradis. »

Il me semble important d'ajouter que ce cahier contient également quarante-sept petits textes de remerciements pour des réconciliations, des guérisons, des « problèmes » surmontés, des rencontres, des anniversaires de mariage. D'autre part, parmi quarante-deux appels à l'aide où figurent cas de dépression, drames familiaux, emprisonnement du mari, huit demandent le courage de pardonner, quatre expriment un désir de retour vers Dieu, d'autres disent « que je devienne meilleur, que j'apprenne à être juste, à être tolérante, à voir clair dans ma vie ⁴... »

4. C. DELORME, F. FOURNIER et M.-G. SOUGNAC ont publié un choix de textes de Saint-André de la Guillotière, *Psaumes dans la ville*, Église Saint-André, 19, rue de Marseille, 69007 Lyon.

Élargir le cœur par les psaumes

La lecture de milliers de ces textes a renforcé en moi le désir d'introduire le plus grand nombre possible de chrétiens à la prière des Psaumes. La motivation pourrait se résumer dans ces mots du P. Beauchamp : «... nous acceptons une longue expérience historique de malheurs, nous faisons corps avec un peuple. Un des effets de la prière des Psaumes, c'est que même le cri de la solitude n'est plus solitaire, puisqu'il fond beaucoup de cris en un seul qui se répète. Pousser ce cri avec notre souffle, dans notre isolement, ou le pousser avec notre compagnon le psalmiste, ce n'est pas la même chose... [car] le suppliant est habité par un malheur qui dépasse son cas individuel⁵. » On pourrait d'ailleurs dire la même chose des psaumes de louange qui, très souvent, lancent à tous l'invitation à s'unir à la reconnaissance du bénéficiaire de la grâce divine.

Ceux qui ignorent presque tout de l'histoire biblique et qui sont vite arrêtés par des questions de vocabulaire ne se sentent pas d'emblée en consonance avec les psaumes ; ils ont donc besoin d'un « apprivoisement », en peu de temps. Ce que nous avons trouvé n'est pas un modèle mais nous pensons que cela a porté quelques fruits. Nous avons décidé de ne prendre qu'un psaume pour la prière du soir, certains jours de plus grande assistance et, sans nous interdire de présenter parfois ce psaume en quelques mots, ou de simplement reprendre le texte en italique de *Prière du temps présent* qui permet souvent de le chanter avec le Christ, en prenant soin surtout de bien mettre en valeur l'antienne par le chant, nous le méditons en faisant suivre sa récitation, sa proclamation ou sa psalmodie, d'une dizaine de chapelet qui intègre quelques versets sous forme de clausules. L'imagination pastorale inspire certainement bien d'autres façons de faire : l'essentiel est que

5. Paul BEAUCHAMP, *Psaumes nuit et jour*, Paris, Éd. du Seuil, 1980, p. 16-17.

la mémoire se peuple des plus beaux versets psalmiques et qu'on ait bien réalisé que c'étaient les mots de la prière de Jésus, et de Marie sa mère qui les lui avait probablement appris.

Une dernière remarque sur ce sujet. Le cœur de la liturgie chrétienne est le mystère pascal, le passage, dans la joie du Père, du Fils offrant sa vie pour ses frères dans un don sans mesure qui rend toute gloire à Dieu. C'est là qu'un peuple apprend à ne pas garder sa vie pour lui et à devenir, sous la motion de l'Esprit, le corps qui est « la vivante offrande à la louange de la gloire du Père ». Cependant, lorsque nous faisons mémoire de la croix du Christ et célébrons sa résurrection, nous n'oublions pas la détresse du jardin des Oliviers ni le cri de solitude de celui qui remet son souffle de vie entre les mains de Dieu. Ne faudrait-il pas apprendre à y joindre « les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps », mieux que ne le fait souvent notre prière des fidèles, parfois reprise telle quelle d'un document liturgique ? Ne faudrait-il pas également réfléchir à la mise en valeur du psaume qui suit la première lecture ? Ce pourrait être un beau moment de participation de l'assemblée, alors qu'il est trop souvent platement expédié.

Les dévotions, la beauté et la foi

Préciser l'enjeu

On n'est pas toujours très à l'aise quand des gens viennent demander de bénir leurs « objets de piété ». Je ne pense pas seulement à la jeune fille qui demande qu'on bénisse sa croix ou sa médaille pour qu'elle lui porte bonheur, mais à l'insignifiance, à la mièvrerie et même à la laideur de certaines statues présentées. Les brefs dialogues échangés à cette occasion nous mettent parfois en présence d'une foi bien réelle qui nous bouleverse, mais on se demande comment elle parvient à se maintenir et à s'exprimer à partir d'un tel support. Bien sûr, c'est à la

personne du Christ, de la Vierge ou d'un saint que s'adresse la prière et certains disent que c'est là l'essentiel, le reste n'étant qu'une question de goût esthétique. C'est, à mon avis, une erreur et une confusion. Il ne s'agit pas ici de l'esthétique au sens moderne ni du plaisir qu'elle procure, mais de la densité et de la vérité humaines et religieuses portées par la représentation offerte à la vénération des fidèles comme tremplin de la prière. Avons-nous devant les yeux une vedette, « une petite exposition de vertus » comme dit le Rodrigue de Claudel, ou un être illuminé d'une présence qu'il nous invite à contempler, l'incarnation d'une des Béatitudes qui ouvrent la prédication de Jésus ?

En bref, la contemplation de la statue, de l'image, induit-elle une démarche de type idolâtrique selon laquelle le divin serait à la disposition de nos désirs, ou une démarche de foi selon laquelle nous nous mettons à la disposition d'un Dieu dont l'amour nous étreint ?⁶

Irremplaçable liturgie

Il est possible que la mise à notre portée des icônes orientales ou des œuvres des ateliers monastiques soit un progrès appréciable, mais pour qu'il y ait là plus qu'une mode, une authentique compréhension par nos esprits imprégnés de culture occidentale, il faut une initiation que beaucoup ne peuvent entreprendre. C'est la fréquentation de la liturgie qui devrait jouer ici un rôle décisif parce qu'elle familiarise avec un symbolisme qui suggère le mystère sans l'enfermer, et parce que la parole entendue suscite action de grâce et conversion. Par exemple, celui qui aura vu des centaines de fois le prêtre donner respectueusement un baiser à l'autel au début de chaque eucharistie et l'encenser avec le même respect en certaines occasions, saura peut-être évoquer à son propos la « source où l'on s'abreuve » dont parle saint Jean

6. J.-L. MARION, *L'Idole et la Distance*, Paris, Grasset, 1977, p. 26.

Chrysostome. Encore faut-il que la matière et la forme de l'autel soient dignes et accordées à ce surcroît de sens ici évoqué.

Ce sens du symbolisme iconique ne fait pas défaut aux fidèles, mais il demande à être éclairé. Il se réfère souvent inconsciemment à un symbolisme légué par une tradition récente ou par la culture et qui n'est pas sans valeur, mais peut demeurer insuffisant. Nous sommes ici dans un domaine proche de la sacramentalité. Ainsi le symbolisme de l'eau qui lave et purifie est précieux, mais s'il n'évoque pas la place de l'eau dans l'histoire du salut telle qu'elle apparaît par exemple dans la première formule de bénédiction de la veillée pascale, il n'a pas toute sa pleine signification chrétienne. De même le blanc et le bleu évoquent la pureté et, à ce titre, sont devenus aujourd'hui les couleurs obligatoires de Marie. Mais cela suffit-il à signifier ce qu'elle est pour nous et pour l'Église dans sa relation au Christ ?

À ce propos, voici un petit fait. Selon la tradition de notre pèlerinage, la statue de Notre-Dame est habillée. Or, à la suite d'un accident survenu au manteau blanc de Marie, une religieuse l'a remplacé par un tissu de couleur rouge. Émoi dans les environs. J'ai reçu plusieurs lettres de protestation contre ce « sacrilège ». Quelques personnes cependant, ayant vu la statue « déshabillée », la trouvaient très belle avec son bois doré et demandaient qu'on la laisse ainsi, mais elles étaient très minoritaires. Dans ma réponse, j'ai fait état du trousseau de 1730 qui comptait huit manteaux blancs, six bleus, sept rouges, deux jaunes, trois verts et quatre violets. Je suppose qu'on devait changer les habits de la statue selon les temps liturgiques, et Marie accompagnait ainsi les chrétiens et l'humanité dans leur marche vers le Royaume de Dieu. Finalement, pour des raisons de commodité, nous avons retrouvé un manteau blanc. Mais je me demande si nous n'avons pas laissé échapper ainsi une occasion d'éclairer la piété des pèlerins.

Discrétion des épiphanies divines

Aujourd'hui, la publicité entoure aussi ses objets de symboles. Le rêve, l'évasion, le prestige, l'agressivité, l'érotisme, la sécurité, le fantastique et le religieux investissent la marchandise pour en faire un objet de désir et de possession. La liturgie, au contraire, imprègne les gestes et les objets de significations symboliques pour élever le cœur vers Dieu et le faire tenir face à l'infinie gratuité du don divin, pour éveiller chez les participants la reconnaissance et la louange, la foi en une promesse de vie toujours espérée et pressentie, mais jamais entièrement réalisée. Les paroles font mémoire des événements dans lesquels les croyants reconnaissent l'action de Dieu qui vient vers l'homme et s'unit à lui, l'arrache à son isolement pour vivre avec lui son histoire et lui ouvrir ses bras paternels. Cela se fait dans une nécessaire discrétion, à la façon des épiphanies évangéliques (Bethléem, baptême de Jésus, Cana, Transfiguration et également Résurrection), avec un constant renvoi à la réalité quotidienne où doit s'accomplir, dans la lumière de la croix, la conversion à la rude tâche d'aimer et de devenir ensemble un corps à la gloire du Père créateur. D'ailleurs, les grandes théophanies du premier Testament disent aussi, à leur manière, l'inaccessible sainteté de Dieu qui se fait proche et confie à son peuple la sanctification de son Nom parmi les hommes. C'est pourquoi l'instinct liturgique de l'Église nous fait chanter le Dieu trois fois saint au moment où le Christ va nous associer à sa louange infinie en nous donnant ces humbles produits de la terre et du travail des hommes que sont le pain et le vin devenus par l'Esprit son corps livré et son sang répandu.

La liturgie, de ce fait, ne peut que décevoir toute recherche immodérée d'émotion religieuse, d'expérience sensible du divin. Les responsables liturgiques doivent se garder de tout ce qui ressemble à l'exploitation de l'affectivité ou à la manipulation religieuse d'une foule. Il

est probable que certains, en quête d'une dévotion plus affectivement réconfortante, resteront insatisfaits, mais on peut espérer qu'aux jours plus sombres ils reconnaîtront que, sans tromperie et sans tranquillisants, ils auront appris à persévérer fermement dans la foi en Celui qui « ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin ».

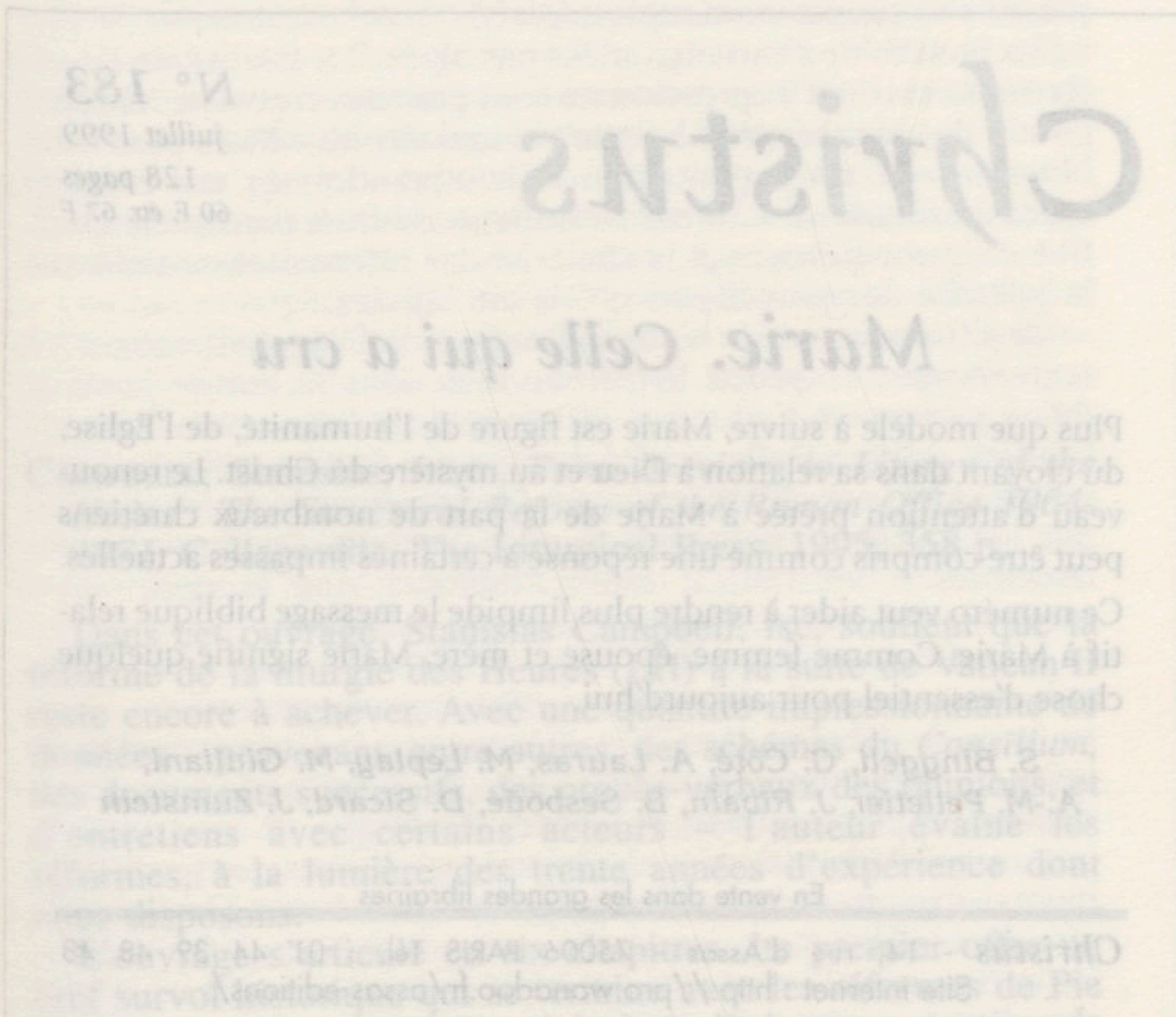
Cela ne signifie pas, on l'aura compris par ce qui précède, que la liturgie doive être plate et cérébrale, pur écho, à l'intérieur de l'église, du vécu quotidien. Elle doit être belle : belle et vraie dans son déroulement, dans ses gestes, dans ses chants, dans ses livres, dans son mobilier, dans tous les objets qui lui permettent de se dérouler. Belle pour laisser pressentir la beauté de Dieu. Belle pour nous remplir de timide adoration devant la majesté de Celui *qui est plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes*. Belle comme une petite chapelle romane ou comme la cathédrale de Chartres, comme une peinture des catacombes ou la *Maesta* de Duccio, comme la rose ou la pâquerette. Belle comme la pauvreté de notre Seigneur Jésus Christ. Belle comme la foi lorsqu'elle brille dans le plus humble des gestes de dévotion.

Invitation

Il n'y a pas de conclusion à ce qui ne veut être qu'une ouverture, une invitation à considérer les dévotions comme des lieux importants d'évangélisation, sans mépris ni indifférence, mais avec discernement. Une invitation aussi à étudier, à méditer et à imiter l'attitude de Jésus vis-à-vis de ceux qui venaient à lui : son accueil, ses appels, ses refus, ses exhortations à la conversion du cœur, son attention à l'esprit des prescriptions et des rites qui lui permettait cette liberté à la fois respectueuse et exigeante, sa dénonciation de ceux qui transforment la mission en privilège, etc. Enfin une invitation à la prière lorsqu'on se trouve devant des déviations encouragées par des modes de type ésotérique ou sectaire. Il arrive

qu'après certaines tentatives de dialogue, on doit surtout suivre le conseil d'Augustin : « Bien des choses à dire il est vrai, mais plus pour lui à Dieu, que de Dieu à lui ⁷. »

Jean TRIBUT.



Le deuxième grand retard jusqu'à la promulgation de l'*Ordo Missae* (SC) Les trois chapitres suivants sont une chronique très intéressante de l'œuvre de l'auteur - nous présentons une chronologie des procédures qui ont abouti aux réformes structurelles de l'Office. Dans le dernier chapitre, l'auteur nous livre son évaluation.

La documentation principale de l'ouvrage est la suivante :

7. *De catechizandis rudibus*, dans Bibliothèque augustinienne, 1^{re} série : opuscules, Paris, Desclée de Brouwer, 1949, p. 71.